

Le temps de dire ouf !

un monologue écrit par Christophe Thollet

--- I.O ---
prologue

Il entre.

- Bonjour. Bonjour. Bonjour. Bonjour.

Il réfléchit un temps puis sort son téléphone portable. Il le regarde, puis le pose par terre.

- Je le mets là. Comme ça je sais qu'il est là. Et puis vous avez tous vu où je l'avais mis, comme ça... Si jamais il sonne et que je ne le trouve pas... C'est-à-dire que ça m'arrive souvent. Pas qu'on m'appelle mais... Enfin bref vous m'avez compris enfin j'espère.

Je ne sais pas quel rapport vous entretenez avec votre téléphone portable mais le mien est un peu problématique. Bon mais nous n'allons pas partir sur ce débat puisque vous êtes là, je suis là, pour la conférence.

Il sort une feuille.

- C'est un peu nouveau pour moi.

Alors je vous prie de bien vouloir m'excuser par avance si il m'arrive de perdre le fil. Décidément nous bloquons sur les sans fils aujourd'hui. Bon allez un peu de sérieux.

Il montre une feuille.

- Vous voyez cette feuille? Vous savez ce que c'est?

C'est le résultat d'une fabrication ancestrale basée sur l'exploitation du bois. C'est le fruit de la plus récente technologie d'impression. Depuis la nuit des temps, des milliers d'hommes et de femmes ont fait évoluer les savoirs et les techniques pour contribuer à la présence de cette feuille.

Cette feuille, c'est mon introduction.

Autrement dit, cette simple page contient à elle seule tout ce que je veux vous montrer et comment je vais vous le montrer. Deux trois mots pour vous introduire dans le vif du sujet, un plan, nous verrons dans un premier temps, puis dans un deuxième temps, enfin pour finir, et même déjà la conclusion sous entendue dans les dernières lignes.

Pour moi, si dès le début, je suis le protocole et je vous lis cette introduction, c'est foutu. Ca ne fonctionne plus. Vous ne suivez plus. Vous vous dites que vous connaissez déjà et vous ne voulez plus suivre. A la limite vous restez par politesse, vous riez à deux trois réflexions pour faire croire que vous me suivez et puis vous ne faites qu'effleurer le sujet.

Oui, donc je la garde. Je vais la mettre là....

Il pose la feuille.

-... Comme ça on sait tous où elle est. Comme ça on sait tous où se trouve ce que vous allez apprendre en restant jusqu'à la fin. Tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est le titre. Le grand défaut de ce titre c'est que, comme bien des titres, il en dit déjà bien trop sur ce que vous allez voir. Le titre est... « La théorie de l'attention forcée, une vision objective sur la vision humaine vue par la vision humaine d'un homme qui n'est autre que moi-même » de Théodore Mamolet autrement dit moi-même.

Avant de rentrer dans le vif de ce sujet, et d'aborder enfin le fruit de mes recherches et la raison de votre présence ici, je me dois de vous faire prendre une vision objective du monde. Une vision neutre. Une vision scientifique.

Sans cela vous risquez de passer à côté de mes conclusions et vous penserez même avoir perdu votre temps. Pour vous introduire dans cette démarche de mise en objectivité, je vais simplement vous demander d'oublier le temps une minute.

Le physicien Etienne Klein a dit un jour une chose banale mais non moins fondamentale sur notre rapport au temps. Il a dit « nous sommes inexorablement dans le temps ».

Vous comprendrez aisément que partant du constat de ce collègue que je respecte et que j'admire, il m'est difficile de vous faire sortir de cette valeur subjective qu'est le temps.

Donc, je vais simplement vous demander de ne plus vous soucier du temps. Je parle de celui qui nous rassemble, Bien sûr. Je me fous complètement de celui qu'il fait dehors. Je vais vous donner un signal. Je vais dire « top! ». Et quand vous entendrez ce signal, vous vous mettrez au dessus du temps. Vous serez donc d'un seul coup inattaquable par le temps. Vous perdrez d'un seul coup toute notion de durée. Toute appréhension de l'avenir. Toute conscience du temps qui passe. Vous retrouverez l'innocence et l'esprit vierges de votre plus jeune âge. Bref vous ne serez plus dans le temps. Cette espèce de mise en abstraction est le meilleur moyen pour vous d'aborder mes travaux de manière scientifique et objective. C'est aussi accessoirement le seul moyen que j'ai trouvé pour éviter de vous voir regarder l'heure pendant que je parle.

Bon alors attention! Vous êtes tous prêts à vivre cette expérience unique au monde ?

Top!

Alors? Ça y est?... C'est bien, hein?

C'est dur au début. Beaucoup de gens perdent pied lorsqu'on fait cette expérience. Certains ne supportent pas de perdre leurs temps. Mais vous allez voir c'est le moyen le plus approprié pour apprécier mon exposé.

C'est d'ailleurs la même technique que j'utilisais pour faire mes recherches.

Passons donc au sujet pour lequel vous êtes là, le sujet le plus improbable et pourtant le plus intéressant de ce siècle à venir, j'ai nommé... « La théorie de l'attention forcée ».

« La théorie de l'attention forcée », qu'est ce que c'est ?

Et bien regardez, c'est très simple.

Il montre ce qu'il veut.

- Regardez.

Vous voyez ? Vous voyez tous ? Et bien voilà. C'est ça l'attention forcée.

Je viens d'appliquer ma théorie de l'attention forcée. Vous avez tous regardé quand je vous ai dit « regardez ». Tout le monde regarde quand on lui dit « regarde ». Regardez-vous. Vous en êtes la preuve vivante.

Vous faites attention à ce qu'on vous dit de regarder, sans même vous rendre compte, bien souvent, que vous en êtes forcé. Et c'est ça, la théorie de l'attention forcée.

Bon bien sûr on ne peut pas généraliser. En temps que scientifique, je ne peux pas me permettre de tirer des théories sur la comète sans préciser et analyser ce phénomène. Comme tout bon chercheur qui cherche, j'ai étudié le taux d'échec de ma théorie, pour en apprécier le taux de réussite. Il est plus intéressant d'analyser les exceptions qui contredisent les règles que les cas majoritaires qui flattent la réalité de la théorie, et finissent par l'altérer.

J'ai donc fait un travail de terrain, une étude sociologique, dressé nombre d'équations et confronté des statistiques à foison pour connaître et classer les différents groupes d'individus en fonction de la pertinence de leur réaction à la « théorie de l'attention forcée ».

- Et j'ai ainsi distingué « D » grands groupe.

« D » comme « A », « B », « C » et « D ». Excusez moi pour cette déformation lexicale mais j'ai tellement pris l'habitude de fonctionner avec ce système de classification que j'en oublie parfois le vocabulaire mathématique, aussi scientifique et universel soit il.

Il compte sur ses doigts.

- « A »... « B »... « C »... « D ». Quatre. J'ai donc distingué quatre grands groupes d'individus. « D » grands groupes.

Il y a « A », ceux qui regardent lorsqu'on leur dit « regarde ». Je pourrais développer sur l'expérience que je viens de réaliser avec vous mais ce n'est pas la direction que j'ai pris dans mes travaux. Comme cette catégorie « A » représente l'immense majorité des individus testés, j'ai préféré m'intéresser aux exceptions minoritaires qui permettent de mieux comprendre la théorie et ses mécanismes. Prenez un téléphone portable, par exemple. C'est seulement lorsque vous êtes confronté à une panne de batterie que vous en apprenez d'avantage sur votre téléphone. Et oui : avant cette évènement exceptionnel, vous ne pouviez pas savoir qu'il fallait le recharger régulièrement à l'aide du chargeur fournis dans sa boîte. De cet incident découle toutes sortes de questions qui permettent de découvrir le processus encore irrésolu du stockage de l'énergie électrique. L'approfondissement du cas exceptionnel de cette panne nous amène à la surproduction mondiale, inutile et bien souvent nucléaire de cette énergie volatile. Bref, la « théorie de l'attention forcée » fonctionne, comme mon téléphone portable, et j'ai voulu savoir comment elle fonctionnait en m'intéressant à ses pannes.

Il y a « B », ceux qui ne peuvent pas voir : amblyopie, myopie, astigmatie, hypermétropie, torticolis. Oui torticolis. Imaginez, on lui dit "regarde" et...

Il mime le mouvement

- Aïe! Vous voyez il ne peut pas.

Bon, il y a aussi « C », ceux qui n'entendent pas. Eux je n'en parle même pas. C'est logique... Si c'est logique, on lui dit "regarde", et...

Il mime l'indifférence du sourd occupé à faire autre chose.

- Il ne bronche pas. Et on a beau lui redire « regarde », lui...

Il reprend le mime indifférent.

- Toujours pareil il s'en fout. Ah ça, il s'en fout, vous pouvez crier « Regarde ! Mais regarde, là, tu vois ? Mais tu vas regarder ? » « Non mais il ne vous entend pas, c'est pas la peine de vous énerver. » Je le sais. Ça se passe comme ça, c'est comme ça que j'ai rencontré Roger. J'essayais ma théorie de l'attention forcée pour en étudier la pertinence et c'est comme ça que je suis tombé sur la première exception qui confirmait ma règle. Roger.

Pour le remercier, Roger, je lui ai offert une grenadine et l'on a parlé de plein de choses. Enfin on a essayé...

C'est pas drôle vous savez d'être sourd comme Roger. Je l'ai compris en le regardant.

C'est pas drôle de rater tous ces rendez-vous de tous les jours, un « bonjour », un « merci », un « oh attention! Vous allez marcher dans la... »

C'est pas drôle. Vous voyez si quelqu'un aperçoit une superbe Simca 1000 rouge de 1972, disons que c'est un amateur de vieilles voitures de sport et particulièrement quand elles sont rouges et de 1972. Si c'est une Simca 1000, je ne vous en parle même pas. Disons que du coup il n'arrive pas à quitter le bolide des yeux. Voulant faire partager son bonheur, il tourne la tête vers son ami Roger, comme ça.

Il mime de manière à bien faire comprendre qu'il ne le touche pas.

- La bouche ouverte comme ça et il lui dit « regarde ». Evidemment comme vous pouvez le deviner, l'ami Roger assume parfaitement sa place de membre de la catégorie « C » des exceptions qui confirment la règle de l'attention forcée. N'entendant rien, il ne voit rien et la voiture passe.

Au cours de mes recherches, j'ai découvert une autre catégorie de personnes d'exception. La catégorie « C ». Une catégorie qui est devenu la part la plus importante de mes recherches sur la subjectivité humaine. Avec toute l'énergie dont je peux faire preuve pour chercher à nommer comme il se doit tout élément avec la plus grande exactitude possible, j'ai décidé d'appeler cette catégorie « les autres ».

Il y a donc trois raisons de rater un appel à l'attention forcée: soit en étant aveugle, soit en étant sourd, soit en étant des autres.

Une question fondamentale a donné à ma théorie sur « l'attention forcée » son véritable souffle. Son cœur. Cette question s'est développée au fil de mes expériences au près d'un être humain appartenant à la catégorie « les autres ».

Et cette question est la suivante :

Qu'est-ce qui pousse « les autres » à ne pas regarder, alors qu'ils peuvent entendre et voir ?

Parce que c'est ça. C'est ce que font « les autres » de la catégorie « D ». Ils pourraient voir, ils pourraient entendre et... Oui je pense que vous avez bien compris le problème...

Qu'est-ce qui pousse « les autres » à ne pas regarder ?

En tentant de répondre à cette question à travers mes recherches, je me suis rendu compte que « les autres » ne regardent pas ce qu'on leur montre mais ce qu'ils veulent voir. Ce qu'ils cherchent. Au bout du compte je me suis laissé aller à imaginer que la grande différence entre la majorité de la population, ceux qui regardent quand on leur dit « regarde », et la catégorie « les autres », c'est que ces derniers savent ce qu'ils cherchent. Alors que nous, les autres, enfin les non autres, si l'on regarde quand on nous dit « regarde », c'est parce que nous cherchons encore ce que nous cherchons.

Alors que ceux de la petite catégorie « les autres », ils l'ont trouvé.

C'est un spécimen de cette catégorie « les autres » qui m'a inspiré ces conclusions. Et ce dès la première fois que j'ai testé l'efficacité de ma théorie sur lui.

C'était dans ce qu'on appelle communément un café. Les conditions d'analyse étaient idéales parce que l'individu que j'allais tester était seule, devant une tasse vide et un livre fermé. Il était tout à fait perturbable. Pourtant, lorsque je lui ai dit « regarde » pour tester ma théorie comme il se doit, l'individu a fait la sourde oreille. Très bien, je me suis dit tout d'abord. Le cobaye veut se ranger dans le groupe des gens de la seconde catégorie. Sa sourde oreille la classifie malgré lui. Et bien averti par l'expérience de ma rencontre avec Roger, j'allais arrêter là mon test, et éviter donc, de perturber la tranquillité de ce lieu de gastronomie spécialisée dans la caféine et l'alcoolémie. Mais voilà que le serveur réussit à attirer son attention en lui indiquant qu'il avait retrouvé le sac que l'individu testé devait avoir oublié.

En l'espace d'une seconde le serveur venait de contrecarrer tous les fondements de ma théorie de « l'attention forcée ». Lorsque l'individu a tourné la tête en entendant la requête du serveur, je me suis rendu compte qu'il pouvait entendre et voir mais qu'il ne l'avait pas fait à mon appel.

Poussé par ma conscience scientifique, j'ai alors décidé de ne pas étouffer cet exemple contrariant et d'en faire la clef de voûte de mes recherches. En créant ainsi la catégorie « les autres », le groupe des individus « D », je rentrais dans une phase révolutionnaire de mon travail. Evaluant l'ampleur de ce nouvel axe de recherche il me fallait aborder l'exégèse de cette exception. Je m'engageais dans un chemin sinueux qui m'amena, vous le verrez, à trouver une finalité universelle dans ce qui est paradoxalement une anomalie tellurique.

Vous me dites si je vais trop vite.

--- II.2 ---

la passion

Après une très longue, mais vraiment une très longue analyse du cas particulier de cet individu dans le café, j'ai trouvé le terme qui nommait le mieux ce qui faisait sa particularité : la passion.

Bon encore une fois, je suis obligé d'expliquer et de préciser cette dénomination, ne serait-ce que pour qu'on se comprenne.

Les grands mots comme celui-là, passion, ou comme les mots art, être, théâtre, divin, bien, mal ou je ne sais pas moi il y en a plus qu'on ne le soupçonne, et bien ces mots sont presque dangereux tant ils englobent un grand nombre de définitions. Oui dangereux parce qu'ils divisent les esprits. Chacun se retrouve avec sa propre vision fermée d'un mot qu'il croit connaître, et en se confrontant sans arrêt avec d'autres mauvais connaisseurs du même mot, les esprits s'échauffent, le poing vient appuyer la parole et le sang coule à flot. Et oui, ça, je ne vous l'apprends peut-être pas, mais le grand fléau de l'humanité c'est le manque d'académiciens dans le monde.

Tout le monde devrait connaître tous les sens de tous les mots qu'ils utilisent. Ou alors il faudrait moins de mots, avec moins de sens. Tenez en Papouasie par exemple. A votre avis, pourquoi est-ce qu'il n'y a jamais de problème interne dans les villages papous? C'est le vocabulaire. Ils doivent avoir 200 mots à tout casser, et ça roule.

Bon donc vous comprenez que pour ce qui est de la passion de cet individu de la catégorie « D », je suis obligé de préciser ce mot passion.

Il ne s'agit ni de souffrance. Le chemin de croix, tout ça.

Ce n'est pas le fanatisme non plus. Non cet inconnu dans ce café n'a ni passion religieuse, ni politique, ni nationale. Même si il en est un peu question, il n'entend pas de voix, que l'on soit bien d'accord là-dessus.

Il ne s'agit pas non plus de La passion avec un grand « L » majuscule. Pas de lyrisme, de romantisme, de pathétiques, ou de sensiblerie.

Bon donc qu'est ce que c'est finalement ?... La passion ?... Hein ?... Allons, vous avez bien une petite idée ?... Non ?... Pourtant par élimination, il ne reste pas grand-chose.

Mais enfin c'est évident, c'est un é-tat-af-fe-ctif.

Voilà, cette passion c'est un état affectif. Pour être plus clair, je me dois de bien vous faire comprendre quel état affectif du mot passion j'entends par là. Oui on n'est jamais trop clair en sciences. Enfin euh... Bon vous m'avez compris.

Sur les trois états affectifs que le Petit Robert attribue au mot passion, un seul convient à l'état de Jeanne. C'est une définition créée vers 1572, mais qui a encore du sens à l'heure actuelle, et c'est pourquoi j'utilise ce mot, passion comme je l'entends : passion, un état affectif et intellectuel assez puissant pour dominer la vie de l'esprit, par l'intensité de ses effets ou la permanence de son action.

Je répète pour ceux du fond : Passion, un état affectif et intellectuel assez puissant pour dominer la vie de l'esprit, par l'intensité de ses effets ou la permanence de son action.

Autrement dit, l'intensité et la permanence de cet état affectif sont telles qu'elles dominent la vie de l'esprit. Cette passion là est telle qu'elle domine l'esprit. C'est de cette passion là qu'Helvétius parlait lorsqu'il écrivait « il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes ».

Voilà, c'est tout bête. C'est cette passion qui habitait cet individu dans le café lorsqu'il était sourd à mes appels à l'attention forcée.

À titre expérimental, nous pourrions essayer d'être des "autres".

Tenez oui, nous allons essayer. Ça peut paraître difficile, et bien, ça l'est. Allez, n'ayez pas peur, soyez au moins quelques secondes, les grands hommes d'Helvétius. Vivez de grandes passions. Essayer de prendre un air rêveur, de penser à autre chose, laissez votre passion dominer votre esprit. Vous pouvez aussi bien dormir comme ce monsieur là.

Vous ne dormez pas ?... Ah ! Au temps pour moi.

--- II.3 ---

au temps pour moi

Au temps pour moi, une petite parenthèse au passage. Ça me vient là comme ça. Alors j'ouvre vite une parenthèse et je la referme aussi vite. « Au temps pour moi », à votre avis, comment est-ce qu'on doit écrire « au temps », pour moi. Enfin pas que pour moi. Pour vous. Pour tout le monde. A chaque fois que l'on doit écrire au temps pour moi. Comment alors? Au temps? Hein ?... Je sens que je manque de clarté, et que, excusez moi par avance, la parenthèse va être un peu plus longue que ce que j'imaginai. Alors, le « au temps » de « au temps pour moi » fait partie, à sa manière, de ces exceptions qui confirment la règle. Un peu comme la catégorie les autres dans mon enquête... Quelle règle? Evidemment vous vous demandez de quelle règle je veux bien parler. La grammaire réserve bien des surprises et épris d'une grande soif de connaissance sur la langue française, vous voulez savoir de quoi je parle?! Ha! Ha! Comme je vous comprends. Et bien « au temps » n'est pas là le « autant » de « autant se faire se peut », ni même de « maman, maman, j'ai eu autant de bonnes notes que Quentin ce trimestre », ni encore « maman, maman, la maman de Quentin lui a acheté autant de bonbons que de bonnes notes. »

Non. Non là, la règle veut que le « au temps » de « au temps pour moi » soit le même « au temps » que « ô temps suspends ton vol »! A la différence près qu'avec « pour moi » le « au » n'est pas « o » mais « a », « u », comme le « au » de « autant de bonbons que Quentin ». Et ce qui est exceptionnel... C'est que tout le monde veut écrire « au temps » comme le « autant » des bonbons, et c'est compréhensible, c'est si bon les bonbons. Mais c'est une erreur. Une grossière erreur. Puisqu'il faut l'écrire comme le « au temps » qui ferait mieux de suspendre son vol, mais avec « a », « u », pour le « au ». Si, si, c'est vrai, vous pouvez vérifier dans le dictionnaire si vous voulez.... Non pas à « bonbon », à « temps », vous trouverez l'expression « au temps pour moi ». Et là, pris de court devant le dictionnaire, vous chercherez à vous faire auto pardonner de vous être trompé autant d'années, alors vous vous direz à vous-même : « au temps pour moi ».

Tenez, si vous n'avez pas le courage de chercher cette page dans le dictionnaire, ou bien si vous n'avez pas de dictionnaire, ça arrive aussi, vous pouvez vérifier à la page 156 de « l'enfance d'un chef » de Sartre. Vous verrez, c'est écrit « un peu plus tard », et il est important cet « un peu plus tard » puisqu'il est question de temps qui suspend son vol. « Un peu plus tard », donc, « il avait fait une erreur dans un raisonnement délicat, et il avait dit gaiement : Au temps pour moi ». « Au », plus loin, « temps ». Après le temps qu'il me faut pour me rendre compte de mon erreur. Au temps pour moi.

J'ai un moyen mnémotechnique très personnalisé, mais très efficace aussi, pour ne jamais me tromper lorsque je dois écrire cette expression. Vous allez voir c'est très simple: je me dis « au temps pour moi, pas pour les bonbons ». Et je vous assure, ça marche à tous les coups. Fin de parenthèse.

--- II.4 ---

être des autres

Bon où est-ce que j'en étais ? L'attention forcé, la catégorie « les autres », la passion des grands hommes... ah oui, pardon. Nous tentions une immersion dans la démarche des membres de la catégorie « les autres ».

Vous allez prendre quelques secondes pour vivre votre passion intérieure. Donc moi je vais m'arrêter de parler, et dans ce silence vous, vous réveillez vos passions les plus secrètes. D'accord ? Alors c'est parti.

Il ne parle plus pendant quelques secondes.

- Vous avez la sensation de perdre votre temps ? C'est ça ? Vous n'y arrivez pas parce que vous avez l'impression de perdre votre temps ?

Bon. Attendez.

On perd quelque chose quand on ne sait pas où on le laisse, quand on ne le retrouve pas. Vous suivez ma logique là ? Et bien oui. Vous, vous savez où vous le laissez, votre temps. Donc vous ne perdez pas votre temps.

Alors on recommence. Allez, faites ça passionnément.

Il se tait de nouveau.

- Je l'ai revu vous savez... Qui ? ben, Roger... Je l'ai même revu souvent. Et vous savez quoi? Je crois qu'on ne comprendra jamais ce que c'est que de ne rien entendre comme lui. Je l'ai revu pour ça. Pour essayer de comprendre. J'y pense d'un seul coup parce que je me suis dis que si ça se trouve, il y a parmi vous des gens qui n'ont pas compris ce que je viens de dire sur le temps qu'on perd parce qu'ils ne l'ont pas entendu... Et c'est fort fâcheux. Bon, est-ce qu'il y a parmi vous, quelqu'un qui n'a pas entendu ce que j'ai dit au sujet du temps qui n'est pas perdu ?...

Il reprend en criant

- Est-ce qu'il y a parmi vous, quelqu'un qui n'a pas entendu ce que. D'accord, s'il n'a pas entendu tout à l'heure il n'entend pas plus maintenant. C'est sûr.
Bon.

Il mime son explication en murmurant quelques mots pour lui.

- ... Perdre son temps... Pas... Pas perdre son temps... Explication... Perdu quelque chose... Sais pas où il est... Alors que le temps... Le... Temps... Le temps... Oui enfin le temps quoi... On sait où il est...
Voilà.

Il reprend son souffle.

- A présent personne ici ne peut prétendre s'ennuyer pendant cette séance de passion.
Alors reprenons.

Il se tait à nouveau.

- J'ai revu cet individu du café aussi. C'est en étudiant son cas d'avantage que j'appris qu'il, enfin que elle s'appelait Jeanne. Comme elle était devenue pour moi l'exemple type du type de personne faisant partie de la catégorie « les autres », je sentais qu'elle allait éclairer mes travaux d'une toute nouvelle lumière. Pour mieux comprendre ce qui me semblait inexplicable, j'ai donc cherché à la rencontrer de nouveau.

C'était toujours dans ce café. L'individu venait toujours dans le même café.

Comme elle s'asseyait toujours à la même place, j'ai pris un jour la liberté de m'asseoir en face. Disons que c'est là, je vais vous le faire pour vous offrir une meilleure visualisation.

Donc alors je m'assoie dans le... (Au barman) oui bonjour... euh, je ne sais pas, vous avez quoi ?... Ah, oui un demi-café, tiens. C'est une bonne idée parce que c'est un peu for... Comment ? Demi OU café ?... Ah... euh un café alors. (Normal) Je me suis assis sur la chaise en face de celle que Jeanne utilisait toujours.

Comme ça vous voyez. C'était bien sûr une manière pour moi de mieux observer. Il ne s'agissait que d'anthropologie appliquée. La personne qui fit basculer ma théorie arrivait enfin... (À Jeanne) Euh, oui la place est réservée. Mais, euh non, non je vous en prie, reven... Asseyez-vous là, voilà ici c'est... C'est loin, c'est bien, oui oui, c'est bien.

(normal) D'un seul coup je senti contre mon pied une sorte de pression. Une pression qui se transforma au bout d'un moment en un mouvement continu. Un mouvement de va-et-vient. De part ma situation de chercheur je restais immobile. Je cherchais à garder une grande neutralité dans cette étude du comportement.

Après un moment, il lève la tête comme si elle s'en allait.

- (à Jeanne) Au revoir... Ah! Ça... Ça doit être par là... Oui, vous... vous savez, oui. (normal) L'exception à ma théorie de l'attention forcée allait aux toilettes. Bien qu'étant exceptionnelle elle avait beaucoup de points communs avec le commun des mortels (au barman) Merci.

Il fait mine de recevoir son café. A un moment il se rend compte qu'il sent toujours quelque chose au niveau du pied. Il lève la tête autour de lui et est surpris par une silhouette. Il regarde sous la table et relève la tête en souriant bêtement.

- (à un client voisin) Excusez moi, Monsieur, mais je crois que c'est sur mon pied que vous... Pardon ?... Pardon ?... Ah, oui! Enfin je veux dire non... Non... Non, mais je vous en prie.

Il se tourne à l'opposé du monsieur en rangeant bien ses pieds.

Il sourit au retour de Jeanne.

- (à Jeanne) B... Bonjour... Enfin rebonjour. Hé! Hé!

Voyant que sa phrase n'a aucun effet sur Jeanne puisqu'elle ne fait que revenir des toilettes, il se tourne en s'occupant comme il peut. Croisant le regard de l'homme qui lui faisait du pied, il se

retourne immédiatement vers Jeanne, en lui souriant encore.

- On est à l'étroit là-dedans.

En bougeant il sent un autre pied sous son pied.

- (normal) Je dois avouer qu'en sentant son pied sous le mien, j'ai été tenté d'essayer le mode de communication pédonculaire que m'avait enseigné le monsieur. J'ai étudié ses réactions lorsque j'exerçais différentes forces de pression sur son pied. J'ai commencé à 0,002 Newton.

Lorsqu'à 500 Newtons elle ne réagissait toujours pas, je tentais le va-et-vient qu'avait pratiqué le Monsieur. J'avais beau faire des pieds et des mains, mon investigation semblait traîner les pieds et je commençais à douter de ce mode d'expression. Je tentais alors le va-et-vient du Mons...

Il regarde Jeanne qui s'en va.

- En disparaissant, mon exception à la règle me coupait l'herbe sous le pied.

Il se rend compte qu'il sent toujours un pied sous le sien. Il regarde.

- Et moi, pendant un quart d'heure, j'avais tenté de rentrer en communication avec le pied de la table.
Fort de cette leçon, je revins dès le lendemain matin à la même place.

Pour parfaire ma position de personne occupée, assise dans un bar à côté d'un café froid, je fis mine de me plonger dans la lecture du « temps retrouvé » de Proust.

Jeanne le sort de sa lecture en le saluant et s'assoit en face de lui.

- (À Jeanne) Euh, oui, bonjour.

Il se replonge immédiatement dans sa lecture comme pour rentrer dans une carapace.

- (Normal) En une heure et demi, j'ai eu le temps de lire de la page 903 à 1044. Le tome trois. Je n'ai même pas bougé d'un micromètre le pied gauche coincé avec l'autre sous ma chaise.

J'étais comme paralysé par l'importance de l'expérience qui se jouait à ce moment là. Je pense que j'étais surtout impressionné parce que je sentais que j'étais sur le point de faire une avancée fulgurante dans l'étude de ce cas.

Bon d'accord, ce jour-là j'ai raté mon approche. Mais plus tard, après trois semaines de rendez-vous quotidiens quasi muets comme celui-ci, j'ai enfin trouvé un moyen de rentrer en relation avec ce spécimen unique.

J'étais là toujours à la même place, et mon exception toujours à la même heure, venait s'asseoir juste à côté. J'avais noté que tous les jours cet individu arrivait avec du courrier à ouvrir et qu'à chaque fois, il prenait le temps de répondre avec un cahier et un stylo à encre qu'il sortait de son sac.

Histoire d'exploiter ce peu d'éléments pour rentrer en relation avec le seul cas de la catégorie « D » que j'avais l'occasion d'étudier, je fis mine d'avoir besoin d'un stylo et lui adressa quelques excuses pour lui demander le sien.

Je dois vous avouer qu'avant de dire le moindre mot dans sa direction, je pensais à la fois où il n'y avait eu aucune réaction lorsque je lui avais dit « regarde ». Je craignais alors que cette personne n'entende pas ma demande de stylo, ou qu'elle fasse mine de ne pas l'entendre. Mille raisons retenaient mon idée de lui demander son stylo, et pourtant ce jour-là, je le fis, je lui demandai son stylo.

(À Jeanne) « Excusez- moi Mademoiselle, est-ce que je peux vous emprunter votre stylo s'il vous plaît. » (Normal) D'un seul coup, alors qu'elle levait ses yeux sur moi, je me rendis compte que non seulement elle n'avait pas encore sorti son courrier, son cahier et son stylo à encre, mais qu'en plus, quatre personnes autour de moi étaient en train d'écrire, avec donc pour chacun, un stylo que j'aurais pu emprunter. Sans faire attention à ce que je venais de découvrir, elle sortit toutes ses affaires de son sac et me tendit son stylo à encre.

En recopiant une phrase de mon livre sur mon carnet, je cherchais un mot sur lequel

j'allais pouvoir rebondir pour prolonger mon étude lorsque je lui rendrais le stylo. Comme à la fin de la phrase que je recopiais je n'avais toujours pas d'idée, je passai à la phrase suivante. Puis à une autre, puis je tournais une page pour recopier une ligne encore.

Et puis comme je ne trouvais toujours pas et que j'allais finir par passer pour un rétrograde qui ignore l'existence de la photocopieuse, ou pour un paraphraseur mal inspiré, je décidai de lui rendre son stylo, avec juste un merci. (À Jeanne) « Merci... Vous avez un beau stylo ». (Normal) Elle me fit un grand sourire. Elle m'expliqua que sa sœur le lui avait offert pour ses quinze ans. Et qu'elle ne s'en était jamais séparée. (À Jeanne) « C'est à votre sœur que vous écrivez autant. » (Normal) Avant d'avoir le temps de me rendre compte que je venais de parler d'une de mes observations et que je pouvais compromettre la suite de mes recherches, Elle sourit de plus belle en me répondant simplement « non ». (À Jeanne) « Au temps pour moi. » (Normal) C'est tout ce que j'ai réussi à dire.

Au temps pour moi. (Normal) Et je suis parti dans une explication amphigourique sur l'écriture de l'expression « au temps pour moi ». C'est quelque chose d'incroyable, parce que tout le monde se trompe, tout le monde veut l'écrire comme le « autant » des bonbons de Quentin alors que là, la règle veut que le « au temps » de « au temps pour moi » soit le même « au temps » que « ô temps suspends ton vol » ! A la différence près qu'avec « pour moi » le « au » n'est pas « o » mais « a », « u », comme le « au » de « autant de bonbons que Quentin ».

Je crois que Jeanne a eu un peu de mal à saisir toute la portée psychanalytique de cette erreur sémantique popularisée. Mais elle rit beaucoup et se mit à raconter toutes sortes d'histoires toutes plus déconcertantes les unes que les autres. Déconcertantes parce que plus j'en apprenais sur son ca, moins je le comprenais.

Tenez par exemple, c'est ainsi que j'ai appris que le courrier auquel elle répond chaque jour n'est autre que celui qu'elle s'écrit chaque jour. La veille. Celui de la veille. Le courrier de la veille. Le sien, mais de elle. C'est à dire qu'elle s'écrit une lettre. Elle se l'envoie à son adresse. Et lorsqu'elle découvre sa lettre dans son courrier du jour, elle se répond et vis et versa. Enfin et ainsi de suite.

Bien sûr toute cette rencontre était déconcertante d'un point de vu scientifique, mais il y avait quelque chose d'extrêmement motivant. Quelque chose qui me poussait à chercher plus loin un sens, une explication. Je me sentais de plus en plus proche de la vérité.

Je me sentais comme plongé dans mon bain d'Archimède. Je savais d'un seul coup que j'étais arrivé tout près du résultat de la recherche de ma vie. Je savais que cette exception à ma théorie sur l'attention forcée allait éclairer le monde entier. Un peu comme la découverte de la perspective, la philosophie des lumières ou l'ampoule d'Edison. Je devenais à partir de cet instant un véritable inventeur. Un véritable précurseur.

C'est sur, face à cette sensation, je ne pouvais pas ignorer tout le travail que cette recherche allait susciter. Ne ce serait que pour arriver à une première synthèse par la découverte et la bonne définition du mot passion dont je vous ai parlé tout à l'heure, j'ai dû traverser bien des épreuves. J'ai du trier dans toutes les informations pour ne garder que les plus porteuses. Au fil de mes rendez vous avec cet individu, je ressentais toutes sortes d'inquiétude, de doute. La tâche me parut parfois insurmontable. L'obsession de mes recherches était largement comparable au traumatisme « $E=MC^2$ ». Vous savez Albert Einstein. Son traumatisme... Non? Vous ne connaissez pas ?

Tout petit, Albert Einstein n'était pas le brillant chercheur à moustache que l'on connaît. Je veux dire par là qu'avant d'être le génie qui tire la langue sur des posters, il est quand même allé à l'école. Et certaines étapes étaient des plus douloureuses. Un jour, la maîtresse l'appela: « Einstein, au tableau! ». Elle lui demanda de réciter la table de multiplication de « 2 ». Albert la récita alors avec une aisance qui déconcerta tous ses camarades. Mais alors quand la maîtresse lui demanda la table des « 9 », les chiffres prirent étrangement dans sa tête des proportions astronomiques. Il rentra dans une espèce d'espace-temps parallèle où tout l'univers marchait au ralenti, où toutes les secondes ressemblaient à des heures, et toutes les heures à des journées, très longues. Une sorte de temps relatif. Pour sauver le malheureux Albert de la risée générale, elle lui demanda de passer à la table des « 8 », rien, des « 7 », toujours rien, elle continua ainsi en lui proposant la table des « 6 », des « 5 », des « 4 », des « 3 », Et alors lorsqu'il avoua que même la table des « 1 » lui semblait infaisable, c'en était fini du pauvre élève. A la sortie du cours, tous ses camarades de classes crièrent autour de lui « Einstein-sait-mul-ti-plier-qu'avec-deux-euh! », « Einstein-sait-mul-ti-plier-qu'avec-deux-euh! » et ils le criaient à tue-tête sur la tête déjà bizarrement coiffé du futur maître, « Einstein-sait-mul-ti-plier-qu'avec-deux-euh! », et puis comme c'était un peu long à dire, ils se sont mis à crier des abréviations « E c'est M-C-2-euh! », « E c'est M-C-2-euh! ». « E », « Einstein ». « C'est », ben c'est « sait ». « M », « multiplier ». « C »... C'est « qu'avec »... Et oui, « C », « qu'avec ». Ces enfants, hein, ils découvraient l'orthographe. Et donc « 2 », pour « 2 ».

C'est ainsi que toute sa vie durant, Einstein vécut avec ces abréviations qui raisonnaient dans sa tête: « E c'est MC^2 ». « $E=MC^2$ ». Et il en souffrit toute sa vie. Cherchant toute sa vie à passer à autre chose. Cherchant toute sa vie à prendre cet instant « t » avec philosophie. Mais rien n'y faisait. Toutes les nuits, il faisait des cauchemars atroces. Par exemple, il rêvait qu'il portait un bonnet d'âne pour aller saluer Galilée, Pascal, Newton et sa maman.

Il pensait inlassablement à la honte de sa vie.

Le seul remède à cette névrose arriva par hasard. En faisant des heures sup' sur des travaux personnels en 1905, il glissa ces abréviations dans sa copie, comme si à travers ce geste, il cherchait à enterrer à tout jamais ce nœud psychologique.

Bon, pour que ça ne fasse pas trop tache sur sa copie, il regarda un instant de quoi il était en train de parler et donna à chaque lettre une signification un tant soit peu

intelligente. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'en se défoulant dans sa publication, il révolutionna complètement les dogmes de la physique et de la mécanique Newtonienne, ainsi que toute la conception de l'espace et du temps. C'est sûr qu'il aurait dû réfléchir à deux fois avant d'écrire que l'espace et le temps variaient en fonction de la vitesse de déplacement, parce qu'il fallut revoir tous les dictionnaires, toutes les encyclopédies et tout le système éducatif du monde entier. Vous vous rendez compte du chantier ? Ca fait presque un siècle qu'ils travaillent dessus et rien n'est en place. En même temps, on peut se dire qu'il a bien fait de se défouler sur sa copie parce que depuis ce jour, il n'a plus jamais eu le moindre souci existentiel.

Ah, si ! Un jour il a croisé un ancien élève en faisant ses courses aux Etats Unis. Bon alors ils ont papoté de leurs vies respectives. Et puis, à un moment, son camarade lui fait un grand sourire et lui dit : au fait, tu te souviens de « E c'est MC2 » ? Quoi, lui répond Albert, la théorie de la relativité ? Non non, lui dit l'autre, l'histoire de la table des « 2 ».

A ce moment là, il y eut un léger tremblement de terre avec un grand bruit sourd, un peu comme un souffle. Les deux camarades de classe restèrent sans voix pendant quelques secondes avant de reprendre leurs esprits.

Et depuis ce jour, Albert a toujours eu mauvaise conscience.

Voilà donc c'est ça, le traumatisme « E=MC2 ». Et je vous assure que je n'exagère pas lorsque je compare mes soucis pendant mes travaux avec ce traumatisme... Traumatisant. Il fallait tout voir pour ne pas rater la petite seconde de vérité qui allait élucider le mystère de cet individu d'exception.

--- III.4 ---

les mots dans un parc

Comme ce jour de beau temps où je me baladais avec elle, comme ça vous voyez, mais dans un parc. Vous imaginez du vert en bas de partout et du bleu en haut. Je meublais comme je pouvais les silences des temps de recherche et comme il faisait un temps magnifique, je cédaï au péché originel de la conversation en lui disant : (à Jeanne) « Il fait un temps magnifique, hein? »

Il cherche autour de lui et la voit quelques mètres derrière.

- (normal) Elle était figée, debout, au milieu du chemin. En voyant que je me rapprochais d'elle, elle leva les yeux vers moi pour me poser une question : « Tu ne t'es jamais demandé ce qui nous fait marcher? » (normal) A force de la côtoyer, je devenais un fin psychologue quand il s'agissait de décoder les questions féminines.

Là, par exemple, j'avais tout de suite compris sa volonté de s'arrêter de marcher. (À Jeanne) Si vous êtes fatiguée, on peut s'asseoir, il y a un banc juste là.

(normal) Une fois sur le banc, elle me fit plonger dans de grandes analyses sur la nature torturée de la femme. « Tu ne t'es jamais arrêté pour souffler un peu et comprendre ce qui te faisait vivre? Ce qui te faisait te lever le matin, par exemple? » J'ai bien essayé de répondre à ses questions mais elle semblait ne pas écouter mes réponses. J'ai remarqué

cette inconstance quand j'ai commencé à lui parler de mon radio réveil. C'est ça qui me fait me lever le matin. Moi je le mets sur la position radio, comme ça j'évite la sonnerie stressante. Régulièrement je change de fréquence, ça varie les plaisirs. Des fois je mets les infos. Des fois je choisis la fréquence sans le son, et je découvre la station de radio au réveil. Bon c'est sur des fois ça tombe mal. Mais bon ça fait partie des règles du mode de recherche aléatoire. C'est comme tous ces jeux qui se disent de stratégie alors qu'ils sont en fait basés sur une série de données imprévisibles. Comme le monopoly par exemple ou comme euh... Comme elle me le demandait, je finis par me taire. On restait donc tous les deux sans parler pendant un moment...

--- IV.1 ---

la phase de distanciation

Je sentais que je touchais au but. J'avais accumulé beaucoup de notes et il ne me manquait qu'un peu de recul et de réflexion.

J'ai donc décidé de délaissier un moment mon travail de terrain pour passer à un stade de compréhension. Il s'agissait de ne pas perdre mon rapport objectif au phénomène pour ne pas passer à côté de la formule. Bon bien sur je la revoyais un peu pour ne pas trop m'éloigner de mon fil conducteur. Mais j'essayais d'adopter une attitude des plus respectueuse de mon sujet. Je tentais de rester à la distance la plus efficace. C'était un moyen pour moi de ne pas me perdre dans tous les états complexes de sa personnalité. Une sorte de distance de sécurité. Je me protégeais en protégeant mon sujet. Vous savez comme moi ce qu'en disent les anthropologues.

Même avec la meilleure volonté du monde, un occidental qui fait une recherche dans une tribu coupée du monde fini toujours par influencer la culture étudiée. Y faire attention c'est respecter à la fois son travail et son sujet.

Vous comprenez, n'est-ce pas ?

On revient toujours à cette notion d'objectivité que vous avez accepté d'adopter pour suivre et comprendre mon exposé. J'étais dans l'impossibilité de la mettre au courant des recherches la concernant. Je voyais bien qu'elle ne comprenait pas mon attitude, mais elle ne pouvait pas savoir.

- Mettez vous à ma place. En le lui avouant, j'aurais quitté ma position objective, ma position de chercheur. Autant dire que j'abandonnais sur le champ toutes mes recherches, tout ce travail, à quelques équations de son résultat. Vous vous rendez compte ? Non ? D'accord, vous n'êtes pas à ma place mais vous pourriez essayer de voir la situation avec un regard nouveau.

Tenez vous n'avez pas vous décaler d'un siège. Allez, on va faire ça. Vous voyez le fauteuil sur votre gauche ? Et bien s'il est pris maintenant il ne le sera plus lorsque votre voisin aura pris la place de son voisin. Si le voisin en question voit ce que je veux dire...

Ah oui pardon, il y en a parmi vous qui n'ont pas de voisins de gauche parce qu'ils n'ont pas de siège à leur gauche parce qu'ils sont en bout de rangée et à gauche. Dans ce cas vous pouvez proposer à votre voisin de droite de changer de place. Si vous n'avez personne à droite et bien c'est encore plus simple. L'essentiel est de voir autrement ma situation. A défaut de vous mettre à ma place, ce nouvel angle de vision vous permet de mieux voir l'état de mes travaux.

Ca y est ? On y est tous ?

Bien. A présent lorsque je vous dis qu'elle insistait pour comprendre mon attitude, vous comprenez que j'étais dans l'impossibilité de le lui avouer. Vous voyez que pour comprendre certaines choses, Il suffit de prendre la place d'un autre être humain et d'oublier à côté de soit l'être spécifique que nous croyons être. C'est ce qu'on peut appeler de la distanciation.

C'est un peu ce que j'ai fait face à ses réactions. J'inventais des excuses, pour ne rien lui dire. Pour qu'elle ne puisse même pas deviner toute ces recherches la concernant. Un jour j'étais malade. Un autre j'avais des courses à faire. Tous mes équipements électroménagers ont eu leurs petits soucis de santé. Une cafetière en panne. Un frigo à faire changer. L'aspirateur qui se prend pour un sèche-cheveux. La tuyauterie et ses maux de gorge. La brosse à dent qui perd ses poils. Parfois mon travail de recherche d'excuse demandait plus de recherches que mes travaux de recherche. C'était un vrai travail aussi. Il me fallait rester crédible. Il fallait que je me rappelle quel problème j'avais déjà eu de manière à mettre en place toute une logique du quotidien.

Vous savez des fois j'ai eu envie de lui dire. De tout lui dire.
Vous comprenez j'en suis sur, maintenant que vous voyez les choses différemment. Il y a eu des fois où malgré elle, elle portait une telle lumière sur mes travaux que je devais me retenir de ne pas tout lui dire. Il y a même une fois où j'ai presque eu envie de la remercier, tellement sa façon de réagir corroborait mes recherches. Vous comprenez, que si je craquais, sans était fini de cette magie.

Je pouvais dire adieu à la simplicité de ces réactions. Sans était fini de cette rencontre entre la question fondamentale et la réponse fondamentale. Se sachant étudiée elle n'aurait plus été étudiable. Elle aurait quitté son naturel, elle se serait peut être même mise à tester mon test. Elle se serait mise à jouer, pour parler vulgairement. Elle aurait quitté sa nature. Elle n'aurait plus été elle même. Sa curiosité passionnée serait devenue une fausse curiosité.

--- IV.3 ---
les lettres de Jeanne

Elle insistait.

Un jour elle m'a même envoyé une lettre.

Ça va vous paraître paradoxale, de part tout l'intérêt que je peux porter à la moindre de ses réactions, mais, j'ai mis un temps fou à ouvrir sa première lettre. Je n'avais pas peur du contenu. Je devinais ce qu'elle demandait. Je savais ce qu'elle voulait savoir puisque c'était tout simplement ce que je ne pouvais pas lui dire. Non, non, ce n'était pas ça qui me bloquait. C'était la preuve physique que je tenais dans mes mains. Même fermée, la lettre représentait une phase dramatique de mes recherches. C'était très difficile à admettre pour moi. Je tenais la preuve que malgré tout le mal que je m'étais donné, j'avais fini par intervenir dans son mode de fonctionnement. Je savais que pour m'écrire, elle avait utilisé le stylo qu'elle utilise habituellement pour s'écrire son courrier de la veille. Le sien mais de la veille. La lettre qu'elle s'écrit et qu'elle s'envoie. Sa simple lettre me mettait face à cette immense problématique : C'est à cause de ma volonté de distance de travail que j'ai été trop près, enfin trop loin. Ca dépend où l'on se place c'est un peu comme votre changement de place vous voyez. C'est à cause de la distance que je me suis forcé à avoir que je l'ai forcé à sortir de ses habitudes, et donc que j'étais allé trop loin. Ou trop près. C'est toujours pareil, c'est relatif.

Dès le lendemain je recevais une autre lettre. Puis une autre le jour suivant, et une autre encore le lendemain du lendemain. Et ainsi de suite jour après jour. Mise à part les jours fériés, je vivais quotidiennement un véritable cauchemar. Chaque jour, ces lettres m'enfonçaient dans cette problématique : Elle n'écrivait plus à elle même, elle ne s'écrivait plus son courrier de la veille, elle m'écrivait à moi même. J'avais donc complètement bouleversé ses habitudes alors même que c'étaient celles-ci que

j'étudiais. Pour faire plus simple disons que chacune de ses lettres me ramenaient face à l'objectivité que j'avais perdue dans mon étude.

J'avais beau faire comme si je n'y pensais pas, j'étais complètement obnubilé par ce courrier. J'avais beau faire comme si je ne reconnaissais pas la signature de Jeanne sur chacune de ses lettres, je perdais le fil de mes réflexions, et je n'avançais plus. Jeanne oui c'est son nom. J'ai toujours évité d'utiliser cet intitulé dans le cadre de mes travaux mais je m'en servais pour communiquer avec elle. Inlassablement, cette signature me rappelait à la fin de chacune de ses lettres que j'étais en train perdre toute l'objectivité nécessaire à mes recherches.

J'ai donc décidé d'intervenir en faisant une entorse radicale à ma démarche scientifique. Je me suis confié à quelqu'un. J'en ai parlé avec Roger. Enfin parler... Écrire... Puisque Roger... Catégorie C... Sourd... Enfin, vous m'avez compris... Oui, vous, vous m'avez compris....

Roger, lui n'a rien compris.

En réponse à ma lettre où je lui expliquais toutes mes recherches sur le cas Jeanne, je n'ai reçu que cette phrase énigmatique... « Ça y est, l'amour a frappé à la porte du cœur du grand scientifique que tu es ! »

Bien sûr que l'amour a frappé à ma porte. Il a même enfoncé la porte. Quand on est scientifique et que l'on vit ce que je suis en train de vivre, on ne peut qu'aimer follement, passionnément... son métier.

Enfin, mieux vaut entendre ça qu'être sourd.

--- IV.4 ---

l'appel

Un téléphone portable sonne.

- Qui c'est ?

Le téléphone sonne encore.

- Qui a osé laisser son téléphone allumé?

Il sonne encore.

- Non mais allez-y, répondez. Ce sera toujours plus intéressant et moins brouillon que ce que je raconte.

Il attend que le téléphone arrête de sonner avec un petit air déçu. Après quelque seconde de silence, il prend d'un seul coup un air impressionné.

- Personne n'a décroché ? A croire que ce n'est pas si difficile... De vivre sa passion... De ne pas regarder quand on vous dit « regardes ».

Le téléphone se remet à sonner.

- Non mais éteignez le au moins. Ne le laissez pas sonner comme ça. Sinon on n'avance pas.

Le téléphone sonne encore. Cette fois il se rend compte qu'il s'agit de son téléphone portable. Il le regarde sonner en oubliant complètement ce qu'il était en train de dire.

- Je vous demande pardon.

Il prend son téléphone portable et décroche.

- Oui, Théodore Mamolet. Écoutez, vu votre insistance, j'ai été obligé de décrocher, mais je vous prierais de prendre en compte le fait que... Jeanne ?... Quoi ?... Mais où ça ? Pourquoi faire ? Tu ne peux pas partir comme ça, c'est trop tôt, j'y suis presque... Quoi presque à quoi ?... C'est trop compliqué, c'est trop tôt, c'est pas le moment je suis... Non attends Jeanne, attends... Je t'explique... C'est... Je cherche les mots... Attends... Tu sais les mots sont dangereux alors j'aimerais que tu m'entendes, ce serait dommage de gâcher mes recherches pour deux trois mots au téléphone... Comment ça quelles recherches ?... Et bien mon... ma théorie de l'attention forcée... Qu'est ce que tu as à voir là dedans ? Mais tout Jeanne, tu es le centre de mes recherches, tu es l'unique spécimen de la catégorie « les autres » que je connaisse. Scientifiquement, tu es le coeur de mes... Allo ?

Ella a raccroché.

Elle a raccroché.

- fin -

I.0 prologue	page 1
I.1 entrons dans le vif	page 2
I.2 « D » catégories	page 4
II.1 l'exception des autres	page 6
II.2 la passion	page 7
II.3 au temps pour moi	page 8
II.4 être des autres	page 9
III.1 rencontre	page 11
III.2 bonjour	page 13
III.3 le traumatisme $E=MC^2$	page 15
III.4 les mots dans le parc	page 16
IV.1 la phase de distanciation	page 17
IV.2 être humain	page 18
IV.3 la lettre de Jeanne	page 19
IV.4 l'appel	page 20